Document generated on 05/31/2025 11:27 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Filature

Gilles Pellerin

Number 7, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1639ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (1982). Filature. *Nuit blanche*, (7), 30–31.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

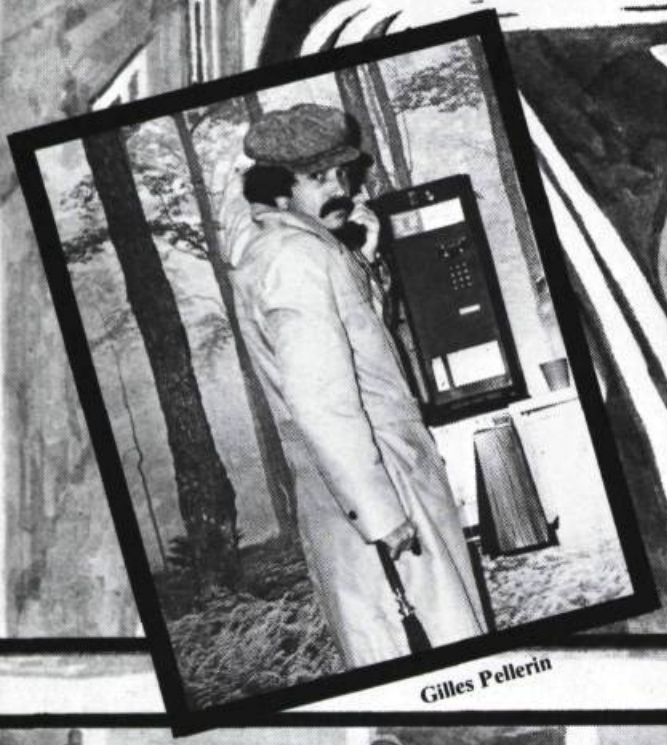
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FILATURE

Une nouvelle inédite de Gilles Pellerin

Illustration André Côté



Gilles Pellerin

Il est tard, toutes les bouteilles sont vides, on n'est plus que six autour de la table. Quelqu'un raconte que depuis une semaine il lui est arrivé trois ou quatre fois de recevoir un coup de téléphone en fin de soirée. Il a répondu mais à chaque fois il n'y avait personne à l'autre bout du fil.

La conversation, à peu près éteinte il y a deux minutes, est relancée. À chacun de nous six il est arrivé semblable mésaventure ces derniers temps. Géraldine elle, c'est des téléphones obscènes et ça la rend malade. Charles aussi en a reçu et il dit qu'il leur casserait la gueule à cette engeance de maniaques mais tout le monde comprend que c'est sa manière à lui d'avoir peur.

Il y a pire: on a frappé à la porte de chez Nicole alors qu'elle venait juste de rentrer (Nicole elle ferme les bars mais elle dit que merde c'est pas une raison). T'as pas appelé les flics? je lui dis. Tu les appelles toi les flics quand t'entends des bruits suspects sur ton palier? Évidemment non. Et Nicole en plus elle peut pas les sentir les poulets.

Et il y a le grand blond dont j'oublie toujours le nom qui révèle qu'à lui aussi c'est arrivé: en pleine nuit on frappe chez lui, il demande qui est là et ça ne répond pas. Il regarde par le viseur de la porte. Rien. Ou bien le visiteur nocturne est reparti ou bien il s'est placé de façon à se soustraire au regard. Lui non plus n'a pas appelé la police. Le temps qu'elle rapplique, le rôdeur a cent fois le temps de sacrer le camp.

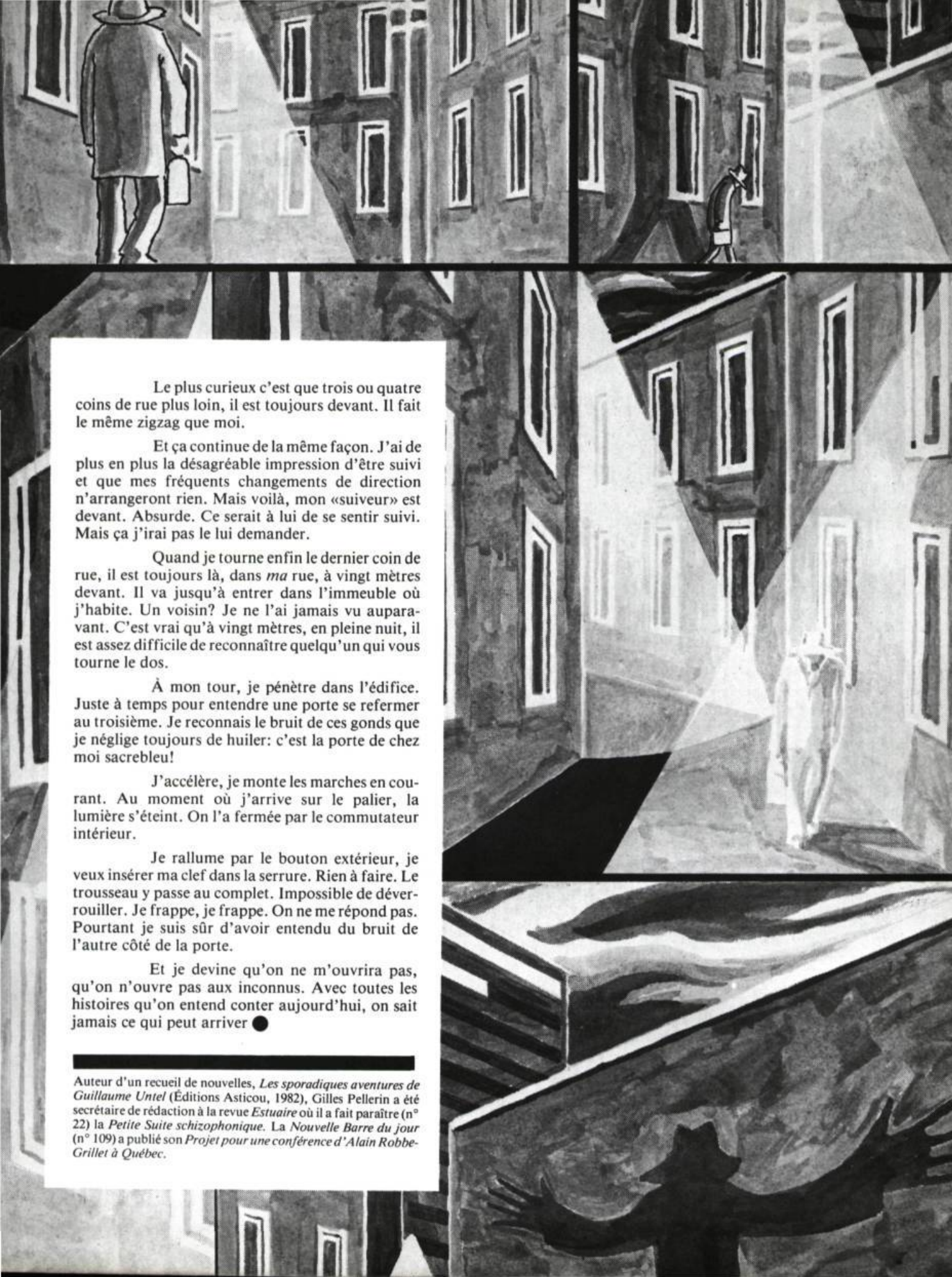
Il ajoute que la même chose est arrivée à plein de monde qu'il connaît. Une véritable épidémie. Et toujours le soir ou la nuit. Géraldine trouve que le jour ou la nuit qu'est-ce que ça change? Charles est d'avis qu'il ne faut pas ouvrir aux inconnus. Avec toutes les histoires qu'on entend conter aujourd'hui, on sait jamais ce qui peut arriver. Mais tu pourrais leur casser la gueule à cette engeance de maniaques, non?, que lui fait Nicole. Très drôle.

Moi je décide de rentrer. Comme il fait froid, je marche vite et plutôt que de rester sur la grand rue (où à cette heure je risque de rencontrer plein de saoulons et ce soir j'ai vraiment pas envie) et de tourner à l'église, j'emprunte un trajet en dents de scie qui m'amène jusqu'au bout du quartier, près de la falaise, là où je demeure. Ça me permet de couper au plus court par les stationnements et les terrains vagues.

J'ai pas l'habitude d'avoir peur et je me dis que c'est idiot il ne m'arrivera rien, il ne peut rien m'arriver, j'ai pas l'air de quelqu'un qui a du fric plein les poches et puis je suis un gars, quoi. Mais ces histoires m'ont rendu nerveux. Je passe mon temps à regarder à gauche, à droite. Même en arrière, comme si j'allais être pris en filature. Je me dis que je suis complètement maboule. Mais c'est comme ça.

À vingt mètres devant, il y a un gars qui marche lui aussi d'un bon pas. C'est fou mais ça me rassure. Il aurait été derrière que ça m'aurait dérangé. Mais devant...

Lui aussi il marche vite. Pressé de rentrer sans doute.



Le plus curieux c'est que trois ou quatre coins de rue plus loin, il est toujours devant. Il fait le même zigzag que moi.

Et ça continue de la même façon. J'ai de plus en plus la désagréable impression d'être suivi et que mes fréquents changements de direction n'arrangeront rien. Mais voilà, mon «suiveur» est devant. Absurde. Ce serait à lui de se sentir suivi. Mais ça j'irai pas le lui demander.

Quand je tourne enfin le dernier coin de rue, il est toujours là, dans *ma* rue, à vingt mètres devant. Il va jusqu'à entrer dans l'immeuble où j'habite. Un voisin? Je ne l'ai jamais vu auparavant. C'est vrai qu'à vingt mètres, en pleine nuit, il est assez difficile de reconnaître quelqu'un qui vous tourne le dos.

À mon tour, je pénètre dans l'édifice. Juste à temps pour entendre une porte se refermer au troisième. Je reconnais le bruit de ces gonds que je néglige toujours de huiler: c'est la porte de chez moi sacrebleu!

J'accélère, je monte les marches en courant. Au moment où j'arrive sur le palier, la lumière s'éteint. On l'a fermée par le commutateur intérieur.

Je rallume par le bouton extérieur, je veux insérer ma clef dans la serrure. Rien à faire. Le trousseau y passe au complet. Impossible de déverrouiller. Je frappe, je frappe. On ne me répond pas. Pourtant je suis sûr d'avoir entendu du bruit de l'autre côté de la porte.

Et je devine qu'on ne m'ouvrira pas, qu'on n'ouvre pas aux inconnus. Avec toutes les histoires qu'on entend conter aujourd'hui, on sait jamais ce qui peut arriver ●

Auteur d'un recueil de nouvelles, *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* (Éditions Asticou, 1982), Gilles Pellerin a été secrétaire de rédaction à la revue *Estuaire* où il a fait paraître (n° 22) la *Petite Suite schizophonique*. La *Nouvelle Barre du jour* (n° 109) a publié son *Projet pour une conférence d'Alain Robbe-Grillet à Québec*.